



**HAL**  
open science

# Entendre les mouches voler. Ce qu'une approche sonore fait à l'anthropologie politique de l'environnement

Sarah Benabou, David Picherit

## ► To cite this version:

Sarah Benabou, David Picherit. Entendre les mouches voler. Ce qu'une approche sonore fait à l'anthropologie politique de l'environnement. Ateliers d'anthropologie, 2024, Anthropologies plastiques, 54-55, en ligne [10 p.]. 10.4000/12z09 . hal-04855870v1

**HAL Id: hal-04855870**

**<https://cnrs.hal.science/hal-04855870v1>**

Submitted on 26 Dec 2024 (v1), last revised 6 Jan 2025 (v2)

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

# Ateliers d'anthropologie

Revue éditée par le Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative

54-55 | 2024

Anthropologies plastiques

## Entendre les mouches voler

Ce qu'une approche sonore fait à l'anthropologie politique de l'environnement



*Hearing flies fly: What a sound-based approach does to the political anthropology of the environment*

SARAH BENABOU ET DAVID PICHERIT

<https://doi.org/10.4000/12z09>

### Résumés

Français English

Cet article présente les enjeux et le caractère heuristique d'une approche sonore pour une anthropologie politique de l'environnement. Se fondant sur un projet expérimental et interdisciplinaire mêlant des anthropologues, des écologues, des artistes sonores et des muséologues, il interroge les façons dont une attention au son permet de saisir les dynamiques complexes du plateau de Valparai (Inde du Sud), où s'enchevêtrent régime de plantation et régime de conservation des forêts. Utilisant les marches sonores collectives comme méthode privilégiée de l'enquête, cette approche pose d'emblée la question de la « positionnalité » à partir de laquelle nous écoutons le monde, et ouvre ainsi la voie à une cartographie politico-environnementale du territoire, attentive à la circulation des hommes, des animaux et du son. Pour autant, cette lecture n'est possible qu'à la condition d'adopter une posture délibérément ethnographique, c'est-à-dire attentive à des paysages sonores inclusifs dont l'interprétation repose sur un perpétuel va-et-vient entre intuitions épistémologiques et observations sensibles du collectif. C'est ainsi qu'il est possible d'entendre le mille-feuille des bruits du pouvoir — et de ce qui lui résiste.

This article presents the issues and the heuristic character of a sound-based approach to a political anthropology of the environment. Based on an experimental interdisciplinary project bringing together anthropologists, ecologists, sound artists and museologists, it examines the ways in which attention to sound makes it possible to understand the complex dynamics of the Valparai plateau (South India), where a plantation regime is entangled with a forest conservation regime. Using group sound-walks as a preferred study method, this approach immediately raises the question of the “positionality” from which we listen to the world, and thus opens the door to a political-environmental mapping of the territory that is attentive to the circulation of humans, animals and sound. Nevertheless, this understanding is only possible on condition of adopting a



deliberately ethnographic position, that is to say one that gives attention to inclusive sound landscapes whose interpretation rests on a perpetual to-and-fro between the group's epistemological intuitions and sensory observations. This is how it is possible to hear the multi-layered sounds of power—and of that which resists it.

---

## ***Entrées d'index***

**Mots-clés :** approche sonore, anthropologie politique, plantation, conservation de la biodiversité

**Keywords:** sound-based approach, political anthropology, plantation, biodiversity conservation, India, Valparai

**Géographique :** Inde, Valparai

---

## ***Texte intégral***

Nous remercions Doris Barboni (CNRS-IFP), Ashank Chandapillai et Gayatri Manu (Science Gallery Bangalore), Pratyay Raha et Abhinav Suresh (Indian Sonic Research Organisation), avec qui nous avons conduit notre travail de terrain à Valparai. Le podcast a été réalisé par Sarah Benabou, David Picherit et Pratyay Raha.

Si cet article n'engage que ses deux auteurs, il a immensément bénéficié des discussions de ce collectif.

Cette recherche, intitulée Forêts sensibles, a été financée par le projet MEET (Mémoires environnementales en tension) dans le cadre du labex Les passés dans le présent (Université Paris Nanterre), par le programme SEPIA de la Miti-CNRS et l'appui du laboratoire PALOC (IRD-MNHN-CNRS). Elle a bénéficié du soutien institutionnel de la Science Gallery (Jahnavi Phalkey) et de l'Indian Sonic Research Organisation (Yashas Shetty) à Bangalore, ainsi que de l'Institut français de Pondichery.

- 1 En route pour le belvédère de Nallamudi, qui offre un point de vue spectaculaire sur le plateau de Valparai et la chaîne des Anamalai, notre petite équipée décide de s'arrêter. Le chemin qui serpente au milieu des plantations de thé offre déjà un panorama à couper le souffle sur les collines verdoyantes à perte de vue.

### **ILL. 1 – Paysages fragmentés du plateau de Valparai**



Cliché David Picherit

Nous sortons notre enregistreur, un gros boîtier noir dénommé Zoom H8, que nous posons délicatement au pied d'un buisson. Dans ce lieu loin des routes, où les théiers aux belles nuances de vert n'ont pas encore été taillés et traités chimiquement, nous allons peut-être entendre ce que nous imaginions déjà comme le chant des plantations.



Nos deux collègues artistes sonores sont les premiers à s'accroupir et à mettre le casque. Après quelques minutes d'écoute attentive, ils nous jettent un regard décontenancé. « Rien ». Nos chasseurs de son se remettent immédiatement en chemin à la recherche d'un lieu plus favorable. Vraiment, rien à entendre ? Nous mettons à notre tour le casque. Le son amplifié laisse peu de place à l'imagination : le chant de la terre se résume bien à un silence confondant, où seul résonne le bourdonnement d'une mouche solitaire. Notre collègue écologue y voit la confirmation de ce qu'elle ne cesse d'asséner depuis notre arrivée : ces paysages sont écologiquement morts. Pour nous, les deux anthropologues de l'équipe, le bruit du diptère est intrigant. En fermant les yeux et en se concentrant uniquement sur le son, on pourrait se croire dans notre bureau à Paris ou à Nanterre. Mais si l'on réatterrit dans cette petite bourgade de planteurs du sud de l'Inde, le vrombissement léger de l'insecte volant nous apparaît surtout comme un écho fragile au ronronnement continu des pulvérisateurs en contrebas, qui épandent sur les théiers un voile blanchâtre de pesticides.

### ILL. 2 – Épandage sur les théiers



Cliché David Picherit

- 2 Il y a, sur le terrain, des moments heureux de compréhension subite, où tout à coup des éléments entendus, glanés, épars, prennent sens et font corps. Cet épisode a été notre poussée d'Archimède, et c'est pourquoi nous avons choisi d'ouvrir notre podcast sur la superposition de ces deux sons — celui de la mouche et celui des pulvérisateurs — qui, ensemble, produisent une entrée en matière assez angoissante, mais finalement assez fidèle à la problématique rencontrée : celle de l'épuisement des sols vivants dans une économie extractive. Pour le dire tout de go, c'est à ce moment précis que nous avons compris le double intérêt d'une approche sonore pour une anthropologie politique qui prend au sérieux la question environnementale : d'un point de vue analytique, c'est elle, en suscitant de nouveaux modes d'attention, qui nous a véritablement permis de décentrer notre regard, et d'intégrer pleinement la dimension écologique dans nos réflexions ; d'un point de vue méthodologique, l'approche sonore de l'environnement suppose un travail d'équipe, une dimension collective de la recherche reposant sur des compétences variées (anthropologie, écologie, ingénierie sonore) pour être mieux à même de capter les sons, de les interpréter et de les mettre en contexte. En d'autres termes, cet article n'est ni une étude acoustique ou ethnomusicologique de Valparai, ni une analyse de la matière sonore : l'objectif est d'explorer la portée heuristique du son pour une étude d'anthropologie politique de l'environnement.



Sensitive forests in southern India. Disturbing buzzes

Auteur(s) : David Picherit, Pratyay Raha, Sarah Benabou

Crédits : Tous droits réservés

URL : <https://doi.org/10.34847/nkl.70dervr8>

## Le son comme médium politique

- 3 Quand, nous, auteurs de ce texte, avons décidé de lancer un projet sur les « forêts sensibles » en Inde, avec une entrée par le son, nous partions avec notre bagage. David travaille dans la veine de l'anthropologie politique et économique sur la contrebande de bois de santal, tandis que Sarah s'était consacrée à des travaux relevant d'une anthropologie de la conservation fortement influencée par le courant anglo-saxon de la *political ecology*. En d'autres termes, nous étions armés pour saisir les implications sociales de l'économie politique de Valparai, où s'observe l'imbrication de deux régimes, celui des plantations et celui de la conservation/restauration des forêts, auxquels se surajoute le développement du tourisme. Et suffisamment armés aussi pour ressentir les limites de ces approches appliquées à l'environnement (Walker, 2005 ; Demeulenaere, 2017 ; Semal, 2017).
- 4 Nos envies étaient alors doubles : intégrer pleinement l'écologie dans nos analyses pour dépasser le simple verdissement de l'écologie politique ; partir du sensible pour interroger nos pratiques de terrain, nos approches respectives du pouvoir et de l'environnement, mais aussi restituer autrement. Très vite, cette confrontation au sensible et notre désir d'expérimenter de nouveaux modes d'investigation et d'expression nous sont apparus indissociables d'une démarche collaborative et interdisciplinaire. Tester des collectifs entre SHS, écologie, arts et muséographie pour coconstruire *in situ* des possibilités autour du sonore sonnait comme une évidence. La transformation radicale de nos pratiques ethnographiques pourrait-elle augmenter nos capacités à éprouver et à proposer de nouveaux récits politiques ? Si l'apprentissage corporel du décentrement sensoriel enveloppe la pratique ethnographique (Battesti, 2020), comment approcher et traduire le sensible dans nos approches respectives du pouvoir et de l'environnement ? L'ethnographie sonore pourrait-elle révéler des mécanismes de pouvoir qui échappent à nos approches ou faciliter l'intégration du vivant dans nos analyses ? Le son peut-il nous aider à capter non pas des émotions culturalisées ou les mémoires sensibles des acteurs pour paraphraser Yael Navoro Yashin (2008 : 186), mais ce qui existe entre les lignes, le désarroi, le silence et cette étrangeté infiniment politique qui échappe souvent aux rationalisations des sciences sociales posées *a posteriori* sur des situations contingentes ?
- 5 Les défis sont multiples pour des anthropologues adeptes du travail en solitaire, peu rompus à l'interdisciplinarité et sans formation sur le son. Mais comme un écosystème forestier, la vie intellectuelle suppose rencontres et coopérations ouvertes, et c'est donc ce que nous avons élaboré. Avec une question partagée : *l'approche sonore pourrait-elle agir comme un médium expérimental pour une perspective interdisciplinaire sur la forêt ?* Deux anthropologues et une écologue liés à l'Institut français de Pondichéry, deux artistes sonores de l'Indian Sonic Research Organisation et deux muséologues de la Science Gallery venant de Bangalore, ont ainsi accepté de se réunir à Valparai, petite station climatique des Ghats occidentaux, pour débattre et tester *in situ* des dispositifs de recherche.



**ILL. 3 – Paysages fragmentés : plantations, forêt et habitat des travailleurs**





Cliché Sarah Benabou

- 6 Valparai n'existe que par le thé, qui constitue le socle de son économie. En dehors de la bourgade, la quasi-totalité du territoire a été converti pendant la colonisation britannique en plantations extractives et fermées, aujourd'hui sous le contrôle de grands groupes industriels indiens. Mais ce plateau, situé au cœur d'une zone extrêmement riche en biodiversité, est aussi devenu une destination « verte » attirant un tourisme domestique à la recherche de températures clémentes et du pittoresque des plantations de thé. Flanqué d'une réserve de tigres en contrebas, Valparai est quotidiennement traversé par des animaux sauvages (éléphants, bisons, léopards, etc.) qui font aussi sa renommée. Depuis une vingtaine d'années, une ONG animée par des biologistes de la conservation travaille à restaurer des vestiges de forêts primaires sur le plateau, et à relier ces îlots de façon à créer des corridors pour la faune sauvage. Ce travail de restauration s'inscrit pleinement dans le régime des plantations, marqué comme on le sait par un contrôle drastique sur la biodiversité et les hommes (ici des travailleurs migrants). Il se négocie à l'intérieur même du régime, dans la mesure où le droit de restaurer des fragments de forêts requiert de tenir un dialogue à bas bruit, fragile et précaire entre les planteurs et l'ONG... qui travaille elle aussi, avec le soutien du Forest Department et d'une main-d'œuvre tribale, à planter/restaurer, à recoloniser d'espèces endémiques et sonores ces fragments de forêts — un jeu de miroirs entre régime de la plantation et régime de la conservation qui n'a pas manqué de nous troubler. La présence et le travail d'ensauvagement de l'ONG attirent à Valparai d'autres acteurs de passage : sous son auspice, des photographes animaliers, peintres et dessinateurs viennent y trouver de l'inspiration et exposer leurs œuvres magnifiant une nature retrouvée dans son *Information centre* (un petit musée situé au milieu des plantations) ; mais aussi des scientifiques spécialistes d'éco-acoustique, qui arpentent les îlots restaurés et la forêt « intacte » de la réserve de tigre pour y fixer des dispositifs d'enregistrement permettant d'évaluer l'efficacité du travail de restauration à partir de mesures sonores<sup>1</sup>. Si la découverte de ce tissu complexe nous a rapidement conduits à la conclusion que Valparai constituait un espace idoine pour notre projet, nous partageons également une ligne claire : ce sont les ambiances sonores façonnées par les humains et les non-humains qui nous intéressent, et non la quête esthétique d'une pureté sonore<sup>2</sup>.



## De la circulation des hommes, des animaux et du son

- 7 Sans les théoriser outre mesure (Westerkamp, 2017), les marches collectives à travers les forêts et les plantations devaient nous familiariser avec l'environnement, éduquer notre oreille aux multiples formes de l'écoute et de l'entendre (Guillebaud, 2017) et constituer un moment privilégié de lectures à multiples voix des paysages. Nous n'avons toutefois pas anticipé toutes les dimensions heuristiques et politiques d'une démarche sûrement naïve. Avant même d'écouter et de capter des sons, notre attention revendiquée au sonore par la marche s'est confrontée à une cartographie particulière du territoire qui dessine les possibles de l'écoute, ses politiques et la positionalité des auditeurs.

### ILL. 4 – *Gaur*, humains, plantations et habitations



Cliché Sarah Benabou

- 8 Loin d'être anodines, plus sensibles que nous l'envisagions, nos marches sonores se sont effectivement heurtées à la quasi-impossibilité de circuler à notre guise ! À défaut de sons, nous avons face à nous une gestion de la circulation des hommes et des animaux sur des territoires segmentés par les planteurs et l'État depuis la période coloniale. Les collines du plateau de Valparai sont façonnées par les plantations de thé, fractionnées par de maigres fragments de forêts, reliées par des routes bitumées. Sur ces territoires, les déplacements des humains — populations tribales, travailleurs, touristes et chercheurs de sons — sont soumis à la propriété privée des plantations, mais aussi à la présence des animaux sauvages. Leur libre circulation régule strictement, la nuit et au cours de la journée, les possibilités de se mouvoir des humains. L'expérience est quotidienne : dès 5 h 30 du matin, quand le dispositif de captation de présence des éléphants clignote en bordure de forêt et intime au chauffeur de nous interdire de sortir du véhicule ; en journée, quand les contremaîtres et les gardes forestiers nous empêchent de marcher à travers les plantations et les forêts, ou d'accéder aux *labour lines* (colonies de travailleurs) construites sur les terres des planteurs ; à la tombée de la



nuit, quand les cochons sauvages, les bisons et les léopards rôdent dans la bourgade. Les irruptions du sauvage conditionnent aussi les ouvertures et fermetures de la route principale qui lie Valparai vers la côte ouest à travers une forêt dense et strictement protégée. Celle-ci fut ainsi fermée pendant trois semaines après la traversée d'un éléphant. L'ONG participe pleinement à cette régulation dans l'optique de prévenir les conflits entre les éléphants et les populations locales. Elle a déployé une surveillance technologique des déplacements des pachydermes avec des alertes SMS transmises aux populations, et des signaux lumineux indiquant leur présence. L'État s'arroge aussi le contrôle des droits de circulation des populations sur ces espaces à travers la délivrance de permis et d'autorisations diverses, fortement soumise à l'arbitraire. Finalement, seuls les espaces touristiques et les routes appartenant à l'État nous sont ouvertes — sous réserve qu'il n'y ait pas de *gaur* (bison) à proximité. Notre soif d'exploration sonore ouvre ainsi les portes d'une cartographie politico-environnementale, indissociable de l'histoire coloniale et postcoloniale et des rapports de pouvoir contemporains. Le point d'écoute, le lieu d'où nous percevons l'ambiance sonore, est de fait contraint par la structuration politique du territoire.

### ILL. 5 – Forêts et plantations traversées par des véhicules motorisés



Cliché David Picherit

9 En bordure des parcelles de forêt dont elle s'occupe depuis plusieurs années, Kshama, jeune recrue de l'ONG, retrace en détail la genèse de certains arbres. Des graines glanées sur des chemins et sélectionnées grâce aux savoirs de membres de populations tribales, une mise en pot puis une culture attentionnée dans la pépinière de l'ONG, tout un écosystème alimente la plantation de forêts restaurées selon une procédure bien précise. Alors qu'elle explicite l'encadrement de la diversité biologique par le protocole de Nagoya, et par extension de l'accès au vivant, elle devient incertaine face à l'enregistrement des sons de la forêt effectués par un artiste sonore du groupe : « *Je crois qu'il faut une autorisation.* »

10 Menace insoupçonnée, invisible ou imaginaire, la possibilité d'enregistrer est soumise à une clarification administrative. La frénésie de lois n'épuise pas la réalité, et nous accueillons avec excitation l'émergence de troubles sonores dans les rouages de la sublime bureaucratie (Grimaud et Stavrianakis, 2021). Que pourrait susciter une requête auprès de l'administration pour capter les sons du silence des plantations ? Au-delà de cette démarche improbable pour tous ceux qui connaissent le fonctionnement du quotidien de l'État, un abîme d'incertitude nous envahit toutes et tous. Sur un territoire moins marqué par une « obsession de la domestication du vivant » (Petric, 2021) que par sa sélection destructrice, imaginer qu'une ambiance sonore et sa captation ne soient ni régulées, ni (encore) marchandisées, soulève une interrogation majeure : à qui appartiennent les sons de la nature ?





11 La musique et le chant, on le sait, sont l'objet de multiples régulations juridiques. Il en va différemment de la captation du son des rivières, des oiseaux, des pierres ou des forêts, sans même parler de leur diffusion. Serions-nous dans une zone grise, non normée, bornée et dominée par le juridique ? Est-ce un commun, un patrimoine autochtone (sous peine de définir les autochtones) ou l'État peut-il s'arroger le droit d'autoriser ? Le caractère non marchand d'une ambiance sonore tient-il à son appréhension comme étant une production hasardeuse, non intentionnelle, onirique et évanescence ? Mais si l'on se réfère à l'importance historique des sons de cloches dans les villages français au XIX<sup>e</sup> siècle (Corbin, 1994), cet argument de l'évanescence s'évapore. Autre salve de questions : quels usages ferons-nous de ces enregistrements ? Quid de l'envahissement juridique au nom d'une protection de l'environnement quand il est instrumentalisé par des industriels et/ou des politiciens criminels ? Ou encore : comment peut-on réguler une ambiance sonore quand chaque oreille, chaque modalité d'écoute, la singularise profondément ? La possibilité du déploiement d'une écoute attentionnée suscite ici un trouble politique qui semble ne pouvoir être résolu que par la force de l'habitude : demander l'autorisation à ceux qui auraient le pouvoir de déterminer qui peut entendre ou écouter le monde — le pouvoir de partager le sensible, pour parler comme Rancière (2000).

12 Expliciter ce contexte de captation sonore renvoie donc à l'importance de considérer la question de la « positionalité » à partir de laquelle nous écoutons le monde, contrainte ici par des espaces structurés par des relations de pouvoir. Ce qui semble clair, c'est que l'attention au sonore se révèle éminemment « sensible », au sens politique. Posture anarchiste ou non, nous nous en remettons alors entièrement aux qualités physiques du son, indifférentes aux frontières administratives, en sillonnant le bord des routes. Pour capter les sons au niveau des infrastructures de mobilité, l'air devient alors notre allié. Espace relativement résistant à la domestication, l'air subit inévitablement le déversement des pesticides et de la pollution, impactant certainement les modalités de propagation des sons. C'est néanmoins à cette hauteur que se déploient les oiseaux chargés de disséminer les graines entre deux parcelles de forêt entourant les plantations. Des oiseaux qui échappent partiellement à l'épuisement organisé du vivant dans les plantations. Si nos déambulations sonores s'avèrent plus polémiques que nous l'avions imaginé, nous pouvons écouter et capter des ambiances sonores rassemblant des activités humaines (voix, machines, outils) et non humaines en multipliant nos déambulations en bordure de forêt et de plantations, sur des routes et chemins relativement accessibles au public.

## Dérives sonores

13 Les yeux rivés sur l'écran, dans une posture figée, concentrée, visant à ne pas émettre de « nuisance sonore » comme l'expliquent nos collègues spécialistes du son, l'un de nous entend à sa droite des pas au loin qui se rapprochent. Dans la pénombre magnifiée par le coucher de soleil, immergé dans l'ambiance sonore (Samuels *et al.*, 2010), il suit le déplacement de ces personnes de l'oreille droite vers la gauche, par la médiation d'une technologie qui amplifie les micro-sons les plus lointains... Le tout sans lever la tête. Cette question matérielle n'est pas anodine et parfois déroutante. Le matériel, par sa puissance de captation de sons inattendus, enveloppe et génère l'acceptation de l'envahissement en soi du sensible. Contrairement à l'usage d'un smartphone qui ne perturbe pas la conversation (en Inde), le casque, la bonnette et l'enregistreur imposent une distance sociale, mais aussi une posture immobile pour contrer ses propres nuisances sonores, soit les conditions d'un isolement presque jouissif. Emprise sonore



ou technologique, le décalage ressenti entre une posture immobilisée, rigide, ancrée dans la terre, soit le point d'audition, avec le mouvement des personnes et la circulation, fluctuante et mouvante, des sons, suscite toutefois un étrange désarroi. Le plaisir d'être « pris » émotionnellement par ce son technologiquement augmenté est ici privé de la vue, de la possibilité de suivre le son à travers les collines, les plantations et les forêts — sous peine de l'envelopper de nos propres bruits.

- 14 Cette attention exacerbée au sonore se traduit par une réduction sensorielle que nos déambulations, libérées du matériel, ne comblent que partiellement. Cette acceptation requiert un travail quasi méthodologique sur notre façon d'appréhender le terrain : cultiver une forme d'attention au sonore, construire son oreille, c'est donner toute sa place à la possibilité d'une connaissance sensible. Et cela ne se limite pas au son : c'est aussi éprouver la pollution, les pesticides se révélant comme un objet sensible total, une poisse blanchâtre et malodorante qui colle aux promeneurs.

#### ILL. 6 – Épandage de pesticides sans protection



Cliché David Picherit

- 15 Exercices privilégiés, les marches offrent une ouverture sensible inestimable sur les non-humains et... les humains. Du froissement des vêtements aux pas lointains, du bavardage d'un ou d'une collègue, nous sommes tous une nuisance sonore pour l'autre, sans que cela nous conduise à une « rage » contre ces sons (Schafer, cité dans Kelman, 2010) ! Néanmoins, les discussions qui émergent sur le silence, le bruit et le son obligent à affiner notre position. L'expérience révèle un processus de triage, de sélection, de distinction ou de découpage ordonné d'une ambiance sonore pour qualifier des sons, sans qu'il soit nécessaire de perdre de vue la totalité.
- 16 La perspective téléologique ou romantique de Schafer ([1977] 1993) ou de Bernie Krause ([2012] 2018), indissociable de logiques de discernement pour établir une hiérarchie entre harmonie et cacophonie (« hi-fi » versus « low-fi »), ou encore des démarches d'écoute qui s'attardent à guetter le « calme » pour l'étude individuelle d'une espèce (bio-acoustique) ou celle d'un biome (éco-acoustique) ne forment pas les objectifs de notre projet. Nous avons adopté la même posture ethnographique que sur nos terrains habituels respectifs en assumant notre présence vibratoire : c'est un alignement sur nos envies de couvrir des ambiances sonores inclusives qui saisissent au mieux la circulation du son et sa vie sociale.
- 17 Derrière les éléments sonores d'un ordre social contesté ou non, apparaissent en arrière-fond une multitude de sons plus ou moins audibles, des sons mécaniques, humains, animaliers, issus de la végétation ou de la géophonie. Le son des rivières, les cris des populations à l'approche du *gaur*, le bruissement des arbres, le klaxon du bus et le moteur des scooters coexistent avec les cloches des temples, ou les ailes du *hornbill*. Son envol somptueux implique des feuilles, des arbres, un scooter en bord de route,



autant d'éléments souvent délaissés par les bio-acousticiens. Ce qui nous frappe, de manière inattendue, est la puissance du son. L'approche sonore oblige à se rendre présent ici et maintenant, disponible et attentif. Nos pérégrinations étaient, dans les premiers temps, constamment interrompues par un son « étrange » repéré par l'un des membres. L'alternance entre discussions bruyantes et pauses silencieuses exacerbe la sensation d'être enveloppé. Le souffle des ailes du *hornbill* qui se déploient dans un silence soudain est alors exceptionnel. Cet apprentissage de l'écoute des sons qui nous environnent agit non pas par son caractère époustouflant, mais comme révélateur de mondes perçus passivement, entendus mais jamais considérés dans leur plénitude. Si l'on est attentif, la prééminence des sons les plus puissants, emblématiques, ceux qui saturent ou captent l'oreille, ne recouvre pas tout à fait ceux qui ne sont pas tus par les bruits du pouvoir (Attali, 1977). Quels sons résistent plus ou moins timidement à la sirène de l'usine de thé ? Que couvre le bourdonnement mécanique des épandeurs de pesticides maniés par de jeunes hommes qui rivalisent de cris pour s'interpeller ? Qu'est-il possible d'entendre au-delà du bruit entêtant des ciseaux opérés par les femmes au milieu des plantations ?

- 18 L'enjeu de nos marches était donc de combiner un plein laisser-aller aux émotions générées par les mille expressions du sonore et du sensible, tout en assumant sa contradiction nécessaire : celle des savoirs suscités par les sollicitations du terrain — à la façon de la dérive urbaine théorisée par Guy Debord (1956). Il s'agissait dès lors de mener une réflexion en va-et-vient, entre nos intuitions épistémologiques et nos observations sensibles, permettant de décentrer notre regard et d'intégrer les non-humains dans nos boucles interprétatives. Cette approche était ainsi difficilement dissociable de l'expérimentation collective. L'appréhension sensible de l'environnement immédiat était *in situ* relayée et combinée aux perspectives propres à chaque membre du collectif qui enrichissent, par leurs précisions et leurs nuances, les lectures possibles de ce qui pourrait faire sens. Là où l'un s'extasie naïvement sur la beauté spectaculaire des collines de thé, l'autre n'y voit que désolation et mort du vivant ; quand l'un pense voir une forêt, l'autre rétorque qu'il ne s'agit que d'une plantation ; quand l'un critique les bruits « nuisibles » des véhicules, l'autre rappelle qu'ils sont entendus par les animaux et font à ce titre partie du monde sonore. L'apprentissage du sensible est nourri et guidé par le collectif interdisciplinaire, au sein duquel chacun agit comme traducteur. Ceux qui écoutent, nos collègues acousticiens, ceux qui lisent les processus écologiques des paysages, notre collègue écologue et les membres de l'ONG qui œuvraient aussi comme passeurs, ceux qui projettent des formes de restitution muséale, nos collègues muséographes.

## Politique et poétique de la Nature rétive

- 19 À Valparai, l'alignement ordonnancé des plants de thé, symboles patriotiques et touristiques de l'efficacité bureaucratique moderne et de la domestication de la Nature, fait face à des forêts restaurées (euphémisme pour ne pas dire plantées), îlots d'un vivant au foisonnement chaotique et sonore. Ces contrastes saisissent le spectateur et orientent une approche dichotomique du paysage : la répliquabilité, l'échelle et la réduction propres au plantationocene (Haraway *et al.*, 2016) promues par les industriels s'opposeraient à la diversité d'une « Nature » débarrassée de toute intervention humaine favorisée par les acteurs de la protection de l'environnement.



20 Cette dichotomie masque cependant la présence de la mouche, des travailleurs, des églises, des touristes, des mondes entremêlés qui marquent la fragilité permanente de ce modèle de plantation — au sens de jamais pleinement réalisé. L'obsession humaine

de la domestication du vivant, mais aussi de sa réduction par tous les moyens possibles, s'impose par une lutte acharnée, sans cesse recommencée, pour éliminer toute résistance du vivant, combattre toute herbe qui repousse, bien au-delà du périmètre des plantations (sols et eaux sont concernés). Si la plantation a pu être définie comme « a machine for assembling land, labor, and capital under centralized management for the purpose of making a profit ; it is also a political technology that orders territories and populations, produces new subjects, and makes new worlds » (Li et Semedi, 2021 : 1), la réalisation concrète de cette utopie du contrôle de la Nature exige un labeur quotidien, indiquant de fait et en creux que des mondes environnementaux refusent de se soumettre complètement. Si ces mondes et les non-humains sont invisibilisés par l'économie politique, ils n'en demeurent pas moins la menace permanente. Le modèle de plantations porte peut-être en lui-même les germes de sa propre destruction. Les tentatives d'éradication du vivant par les pesticides engendrent des résistances (Tsing, 2022) potentiellement plus efficaces que des mouvements sociaux : des moustiques qui ravagent les plants et menacent le futur des plantations. À Valparai, la production de thé a diminué de 50 % entre 2009 et 2022 (Ghosal, 2023).

21 Une attention aux processus écologiques, soutenue par une oreille affinée, donne une place prépondérante à la question de l'irruption du sauvage, du caractère potentiellement rétif du non-humain aux tentatives de contrôle sur le territoire et à son exploitation économique. Ce détour par le son pour appréhender pleinement les non-humains et leur donner une place dans nos analyses du pouvoir n'est certainement pas le médium unique. Il est toutefois, au moins pour nous, d'une efficacité redoutable. L'enjeu est de taille.

22 Que ce soit en anthropologie ou en sciences politiques, dans les courants de l'écologie politique ou de l'économie politique, la prise en compte de l'environnement demeure souvent un arrière-plan qui n'agit que modérément sur les analyses politiques ou économiques. L'approche sonore, par l'enveloppement qu'elle génère, impose la dimension écologique comme un acteur à part entière des dynamiques du milieu. Si le son est une vibration qui se propage dans un milieu matériel, ici l'onde sonore envahit les modes d'appréhension de l'environnement et exacerbe les capacités d'observation ethnographique. Alors que la vue s'impose comme une évidence, l'écoute attentive révèle une texture, sous-jacente, qui jaillit, transforme et oblige.

23 L'étude des ambiances sonores, parce qu'elles ouvrent des portes de lectures complexes sur le pouvoir et l'environnement, offre aussi de nouvelles perspectives pour les approches ethnographiques des économies politiques. Ces ambiances ne sont pas le simple reflet d'économies politiques singulières, de déterminismes ou de relations mécaniques de cause à effet, ni même réductibles à des approches holistiques du son et de la société (Samuels *et al.*, 2010). Au contraire, c'est par une synergie entre l'économie politique et le sensible — qui ne réduit le monde ni aux émotions ou aux affects, ni au réalisme positiviste — que nous poursuivons une approche « sensuelle » du politique (Navaro-Yashin, 2007).

---

## Bibliographie

**ATTALI, Jacques**

1977 *Bruits : essai sur l'économie politique de la musique* (Paris, Presses universitaires de France).

**BATTESTI, Vincent**

2020 Ethnographies sounded on what ? Methodologies, sounds, and experiences in Cairo, in M. Bull et M. Cobussen (éd.), *The Bloomsbury handbook of sonic methodologies* (New York, Bloomsbury Academic) : 755-778.





**BURIVALOVA, Zuzana, GAME, Edward T. et BUTLER, Rhett A.**

2019 The sound of a tropical forest : Recording of forest soundscapes can help monitor animal biodiversity for conservation, *Science*, 363 (6422) : 28-29 ; DOI : 10.1126/science.aav1902.  
DOI : 10.1126/science.aav1902

**CORBIN, Alain**

1994 *Les cloches de la terre : paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX<sup>e</sup> siècle* (Paris, Albin Michel).

**DEBORD, Guy-Ernest**

1956 Théorie de la dérive, *Les Lèvres Nues*, 9.

**DEMEULENAERE, Élise**

2017 L'anthropologie au-delà de l'anthropos ? Un récit par les marges de la discipline, in G. Blanc, É. Demeulenaere et W. Feuerhahn (éd.), *Humanités environnementales : enquêtes et contre-enquêtes* (Paris, Éditions de la Sorbonne) : 43-73 ; DOI : 10.4000/books.pSORbonne.84330.  
DOI : 10.4000/books.pSORbonne.84330

**GRIMAUD, Emmanuel et STAVRIANAKIS, Anthony**

2021 Le sublime bureaucratique, *Terrain*, hors-série [Bureaucratie sublime] : 6-21 ; DOI : 10.4000/terrain.21655.  
DOI : 10.4000/terrain.21655

**GUILLEBAUD, Christine**

2017 Introduction : Multiple listenings. Anthropology of sound worlds, in C. Guillebaud (éd.), *Toward an anthropology of ambient sounds* (New York, Routledge) : 1-18.

**GHOSAL, Sutanuka**

2023 Tea mosquito bug crisis : Planters Association urges immediate government intervention, *The Economic Times*, 18 avril.

**HARAWAY, Donna, ISHIKAWA, Noboru, GILBERT, Scott F., OLWIG, Kenneth, TSING, Anna L. et BUBANDT, Nils**

2016 Anthropologists are talking – About the anthropocene, *Ethnos*, 81 (3) : 535-564 ; DOI : 10.1080/00141844.2015.1105838.  
DOI : 10.1080/00141844.2015.1105838

**KELMAN, Ari Y.**

2010 Rethinking the soundscape : A critical genealogy of a key term in sound studies, *The Senses and Society*, 5 (2) : 212-234 ; DOI : 10.2752/174589210X12668381452845.  
DOI : 10.2752/174589210X12668381452845

**KRAUSE, Bernie**

2018 *Le grand orchestre des animaux : célébrer la symphonie de la nature* (Paris, Champs Flammarion) [1<sup>re</sup> éd. angl. 2012].

**LI, Tania Murray et SEMEDI, Pujo**

2021 *Plantation life : Corporate occupation in Indonesia's oil palm zone* (Durham, Duke University Press).

**NAVARO-YASHIN, Yael**

2003 « Life is dead here » : Sensing the political in « no man's land », *Anthropological Theory*, 3 (1) : 107-125 ; DOI : 10.1177/1463499603003001174.  
DOI : 10.1177/1463499603003001174

2007 Introduction : Fantasy and the real in the work of Begoña Aretxaga, *Anthropological Theory*, 7 (1) : 5-8 ; DOI : 10.1177/1463499607074286.  
DOI : 10.1177/1463499607074286

**PÉTRIC, Boris-Mathieu**

2021 L'émergence d'un cluster viticole chinois ou l'obsession de la domestication du vivant, *Ethnologie française*, 51 (3) : 513-522 ; DOI : 10.3917/ethn.213.0513.  
DOI : 10.3917/ethn.213.0513

**RANCIÈRE, Jacques**

2000 *Le partage du sensible* (Paris, La Fabrique).  
DOI : 10.3917/lafab.ranci.2000.01

**ROBINSON, Jake M., BREED, Martin F. et ABRAHAMS, Carlos**

2023 The sound of restored soil : Using ecoacoustics to measure soil biodiversity in a temperate forest restoration context, *Restoration ecology*, 31 (5), en ligne : <https://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1111/rec.13934> ; DOI : 10.1111/rec.13934.  
DOI : 10.1111/rec.13934



**SAMUELS, David W., MEINTJES, Louise, OCHOA, Ana Maria et PORCELLO, Thomas**

2010 Soundscapes : Toward a sounded anthropology, *Annual Review of Anthropology*, 39 : 329-345 ; DOI : 10.1146/annurev-anthro-022510-132230.  
DOI : 10.1146/annurev-anthro-022510-132230

**SCHAFFER, R. Murray**

[1977] 1993 *The soundscape : Our sonic environment and the tuning of the world* (Rochester VT, Destiny Books).

**SEMAL, Luc**

2017 Les chantiers de la théorie politique verte, in G. Blanc, É. Demeulenaere et W. Feuerhahn (éd.), *Humanités environnementales : enquêtes et contre-enquêtes* (Paris, Éditions de la Sorbonne) : 181-200 ; DOI : 10.4000/books.pSORBONNE.84390.  
DOI : 10.4000/books.pSORBONNE.84390

**WALKER, Peter A.**

2005 Political ecology : where is the ecology ?, *Progress in Human Geography*, 29 (1) : 73-82 ; DOI : 10.1191/0309132505ph530pr.  
DOI : 10.1191/0309132505ph530pr

**TSING, Anna L.**

2022 *Proliférations* (Marseille, Wildproject).

**WESTERKAMP, Hildegard**

2017 The natural complexities of environmental listening : One soundwalk, multiple responses, *BC Studies*, 194 : 149-162 ; DOI : 10.14288/bcs.voi194.189360.  
DOI : 10.14288/bcs.voi194.189360






## Notes

1 Projet Dhvani, « Conservation through sounds : using acoustics to evaluate the effectiveness of forest restoration » (<https://www.rufford.org/projects/vijay-ramesh/conservation-through-sounds-using-acoustics-to-evaluate-the-effectiveness-of-forest-restoration/>, consulté le 17 juin 2024). L'éco-acoustique à des fins de conservation est en plein essor dans le milieu de l'écologie scientifique, permettant de mesurer la qualité des sols et la biodiversité forestière. Cf. BURIVALOVA *et al.*, 2019 ; ROBINSON *et al.*, 2023.

2 À l'image d'une anthropologie dite de sauvetage (de peuples « en voie de disparition »), de nombreux travaux dans le champ de l'écologie sonore — depuis son fondateur Raymond Murray Schafer en passant par Bernie Krause — sont engagés dans le recueil de paysages sonores « originels » menacés par la « modernité ». Voir par exemple le récent projet artistique If We Vanish, qui a cherché à capturer, dans des endroits isolés des forêts des Ghats occidentaux et des déserts froids de l'Himalaya, le son du « silence de la nature », avant qu'il ne disparaisse (<https://12hz.in/if-we-vanish-performance/>, consulté le 13 mai 2024).

## Table des illustrations



	<b>Titre</b>	ill. 1 – Paysages fragmentés du plateau de Valparai
	<b>Crédits</b>	Cliché David Picherit
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/ateliers/docannexe/image/18960/img-1.jpg">http://journals.openedition.org/ateliers/docannexe/image/18960/img-1.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 416k
	<b>Titre</b>	ill. 2 – Épandage sur les théiers
	<b>Crédits</b>	Cliché David Picherit
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/ateliers/docannexe/image/18960/img-2.jpg">http://journals.openedition.org/ateliers/docannexe/image/18960/img-2.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 528k
	<b>Titre</b>	ill. 3 – Paysages fragmentés : plantations, forêt et habitat des travailleurs
	<b>Crédits</b>	Cliché Sarah Benabou
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/ateliers/docannexe/image/18960/img-3.jpg">http://journals.openedition.org/ateliers/docannexe/image/18960/img-3.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 606k
	<b>Titre</b>	ill. 4 – <i>Gaur</i> , humains, plantations et habitations
	<b>Crédits</b>	Cliché Sarah Benabou
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/ateliers/docannexe/image/18960/img-4.jpg">http://journals.openedition.org/ateliers/docannexe/image/18960/img-4.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 754k
	<b>Titre</b>	ill. 5 – Forêts et plantations traversées par des véhicules motorisés
	<b>Crédits</b>	Cliché David Picherit
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/ateliers/docannexe/image/18960/img-5.jpg">http://journals.openedition.org/ateliers/docannexe/image/18960/img-5.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 376k
	<b>Titre</b>	ill. 6 – Épandage de pesticides sans protection
	<b>Crédits</b>	Cliché David Picherit
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/ateliers/docannexe/image/18960/img-6.jpg">http://journals.openedition.org/ateliers/docannexe/image/18960/img-6.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 604k

## Pour citer cet article

### Référence électronique

Sarah Benabou et David Picherit, « Entendre les mouches voler », *Ateliers d'anthropologie* [En ligne], 54-55 | 2024, mis en ligne le 20 décembre 2024, consulté le 25 décembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/ateliers/18960> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/12z09>

## Auteurs

### Sarah Benabou

Chargée de recherche IRD, Paloc–UMR208-8087 (IRD/Muséum national d'histoire naturelle/CNRS)

### David Picherit

Chargé de recherche CNRS, Lesc–UMR7186 (université Paris Nanterre/CNRS)

## Droits d'auteur



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.